Habiter une Zone Urbaine Sensible :
Portrait de la Goutte d'Or

Le quartier de la Goutte d'Or, classé en Zone Urbaine Sensible, vit depuis quelques années des transformations architecturales très importantes, engendrant aussi des modifications quant aux rapports que ces habitants peuvent entretenir avec leur environnement quotidien. Se côtoient dans cette zone des habitants aux origines et modes de vie très différents. Si l'aspect extérieur des immeubles ne laisse pas toujours présager cela, les logements semblent révéler cette mixité et renseignent sur la manière dont ces habitants occupent un espace, que ces personnes habitent depuis peu les lieux comme depuis toujours.

Ce travail consiste à produire une autre image du quartier, loin de la stigmatisation qu'il subit par le biais des media notamment. En entrant chez les habitants, en échangeant et en produisant des images de ces habitations, un portrait de la Goutte d'Or se dresse petit à petit. Pour chaque habitation, le protocole est identique : échanger avec les habitants, effectuer une photographie de la pièce à vivre, puis déambuler dans l'appartement et produire des images invitant le lecteur à explorer à son tour ce logement. Ces photographies sont enrichies par une légende renseignant sur le logement ainsi que d'une parole de l'habitant récoltée lors des échanges préliminaires à la prise de vue, ce dernier restant anonyme.

Cette étude sera l'occasion d'analyser plus particulièrement certains aspects du problème de l'habiter contemporain interrogés par ce travail photographique. Les diptyques seront parfois scindés afin de valoriser une approche conceptuelle du projet quant à lui visible dans son ensemble sur le site www.hortensesoichet.com

Le salon comme espace de représentation et de réception

rue Doudeauville, 3 habitants, 3 pièces, 48m2, 1987.

rue Dejean, 5 habitants, 6 pièces, 110 m2, 1979.

rue Léon, 2 habitants, 3 pièces, 60 m2, 2004.

rue Polonceau, 1 habitant, 2 pièces, 90 m2, 1999.

Au sein de logements occupés par des habitants propriétaires et âgés de 40 à 60 ans, le salon fait l'objet d'une attention particulière. Lieu où se réunit la famille, mais aussi espace de réception, la décoration de la pièce à vivre est élaborée. Pour Perla Serfaty-Garzon, « le salon est l'espace maître de la maison, espace de représentation et de réception, celui de l'établissement des signes de l'opulence, du confort et de la stabilité[1] ». C'est dans cette pièce que se concentrent les objets de valeur offerts à la vue des visiteurs potentiels. Dans l'image de droite, la presse à livre occupe une place importante du salon par ailleurs très épuré. L'objet est présenté comme une pièce de musée et invite à la contemplation. *A contrario*, la deuxième photographie laisse voir un salon très chargé constitué d'une accumulation d'objets, de cadres photographiques dont la valeur semble bien plus relever du sentimental. Quant au salon représenté sur l'image de gauche, il est marqué par une décoration « exotique » faisant écho au caractère populaire du quartier, alors que l'image placée en troisième position représente un salon à l'agencement plus complexe, faisant à la fois office de pièce où l'on se restaure, de coin-salon, lui-même ouvert sur la chambre. Le salon, comme pièce ouverte sur l'extérieur dans laquelle l'habitant accueille son hôte est sensé à la fois révéler des informations sur l'occupant des lieux, mais a aussi tendance à mettre en scène la vie de ces habitants, rendant caduque une compréhension de l'individu à travers cette représentation.

[1] Perla Serfaty-Garzon, *Chez soi, Les territoires de l'intimité,* Paris, Armand Colin, 2003, p. 42.

L’appropriation du « chez soi »

rue Doudeauville, 2 habitants, 2 pièces, 40 m2, 2001.

La déco, c’est mon mari, parce que moi, c’est pas mon truc.

rue de Suez, 1 habitant, 2 pièces, 42 m2, 1994.

Je suis quelqu’un qui aime garder les choses.
Tout ce qui est paperasse, j’ai du mal à m’en débarrasser.

Ces deux logements, occupés pour celui de gauche par un couple et pour celui de droite par un célibataire, sont marqués par un souci de représentation du chez soi et de ses occupants. Si l’habiter peut se définir comme l’unicité entre l’homme et sa demeure, qu’est-ce que ces intérieurs révèlent sur l’habitant et son existence ? Le diptyque de gauche représente un logement dont la décoration baroque, voire kitsch, contient de nombreuses références rabelaisiennes. Ces peintures, pour la plupart réalisées à la demande des résidents, les mettent parfois en scène et font l’apologie de modes de vie valorisés par ces habitants. Ce logement, constitué de deux pièces rassemblées en une, s’ouvre sur le lit trônant au centre de la pièce. La majeure partie de l’espace est dédiée à la décoration, au détriment d’espaces fonctionnels confinés au coin des pièces.

Quant à l’appartement de droite, l’espace est façonné au quotidien par son habitant, n’hésitant pas intervenir sur les surfaces murales, en peignant, collant et déchirant des morceaux de papier. Cet individu utilise l’espace de son domicile comme atelier de peinture et accroche ses productions au mur. Son appartement est aussi un lieu de stockage d’objets divers récupérés. L’espace, au demeurant très chargé, rend la déambulation difficile et semble isoler l’individu au sein d’un logement d’autant plus confiné.

Ces deux logements sont ouverts sur l’extérieur par le biais des tableaux présents aux murs. Si la fenêtre joue aussi ce rôle de relation à l’espace public, la peinture invite l’habitant du domicile à l’évasion et à la rêverie. La pénétration de ces univers oniriques au sein du logement confère à ce dernier un caractère illusoire. Alors que pour l’appartement de gauche, les habitants se projettent en tant que personnages d’un univers fictif, le résident de l’appartement de droite peuple son logement de reproductions de femmes absentes physiquement de la demeure.

La structure de l'appartement moderne

rue Myrha, 9 habitants, 6 pièces, 112 m2, 2004.

rue Myrha, 13 habitants, 6 pièces, 112 m2, 2004.

Les deux appartements photographiés ici sont situés l'un au-dessous de l'autre dans un immeuble datant de 2004 et appartenant au parc social construit récemment dans le quartier de la Goutte d'Or. Ces deux logements sont occupés par des familles nombreuses issues de l'immigration. Lors des prises de vues, les familles n'ont pas souhaité que l'appartement soit photographié dans son ensemble, mais ont préféré que les images soient faites seulement dans la pièce à vivre pour l'une ainsi que la cuisine et une chambre pour l'autre.

La particularité architecturale de ces intérieurs est qu'il dicte l'aménagement qui en sera fait par les occupants. L'appartement moderne contient déjà dans sa structure le cahier des charges de l'aménagement traditionnel d'un tel espace. Sauf que nous avons à faire ici à des familles aux cultures et traditions différentes des pratiques françaises. Dans les deux cas, il n'y a pas de table à manger, mais des fauteuils-banquettes placés en demi-cercle autour de la télévision. L'indication de l'agencement du logement inhérent aux plans architecturaux est ici détournée au profit de références cultuelles et culturelles. Les deux foyers ont pourtant opté pour une configuration quasi-identique, en plaçant le poste de télévision – souvent allumé – à côté de la fenêtre, autre ouverture sur le monde extérieur.

L'Habiter provisoire : l'attente d'un relogement

Je n'ai pas le droit d'inviter du monde ; il n'y a que l'assistante sociale qui peut monter.

Mes quatre enfants dorment dans la chambre et moi dans le salon. Je n'ai aucune intimité.

Parmi les habitants rencontrés, certains attendent depuis plusieurs mois, voire plusieurs années, l'attribution d'un logement social. Dans les logements qu'ils occupent en attendant – une chambre d'hôtel pour l'image de gauche et un appartement comptant deux pièces pour l'image de droite – ils laissent apparaître des sacs de voyages, valises et coffres comme si le départ était imminent. Ces intérieurs sont marqués par une très faible accaparation du logement. Pour Barbara Allen, « l'habitat existe comme un espace potentiel jusqu'à qu'il soit saisi par la singularité, l'imaginaire, l'épaisseur de l'histoire de la personne qui vient s'y installer[2] ». Sauf que pour ces intérieurs, les images semblent révéler un rejet de la situation alors vécue. Il y a un refus d'investissement dans l'habitation que l'on espère provisoire. L'occupation de l'espace est impossible, le logement ne fonctionnant plus comme lieu où être. Alors que pour le logement photographié à gauche, le caractère éphémère est accentué par l'impossibilité de cuisiner et de recevoir chez soi, le logement de droite révèle tout de même un investissement des lieux par la présence d'éléments décoratifs. Mais l'occupation du domicile par les enfants – la famille est constituée d'une femme élevant seule ses quatre enfants, des jumeaux de huit ans, une fille de quinze ans et l'aîné de vingt ans – est dissimulée et limitée à la présence de bacs regroupant les jouets. L'espace de vie des enfants se cantonne au lit, sans pour autant qu'ils aient chacun un espace personnel.

---

[2] Barbara Allen, « Les relations entre le dedans et le dehors, La construction du sens du chez soi dans les quartiers d'habitat social », Béatrice Collignon et Jean-François Staszak, (sous la direction de) *Espaces domestiques, Construire, habiter, représenter,* Editions Bréal, Rosny-Sous-Bois, 2003.

Faire entrer l’extérieur ou habiter les alentours du logement

rue Myrha, 1 habitant, 2 pièces, 23m2, 2008.

Avant que je trouve cet appartement, j’ai été comme SDF pendant 2 ans.
C’est la première fois que je vis seul. Maintenant, j’ai un lieu pour moi.

rue Myrha, 4 habitants, 1 pièces, 25 m2, 2001.

Ils vont nous reloger, mais on sait pas quand. Les autres, dans l’immeuble, ils sont partis.
En attendant, les enfants jouent avec les étais.

Ces deux logements ont pour point commun d’être occupés par des individus aux conditions précaires. Le logement de gauche est loué par un individu ayant passé deux ans sans logement, errant d’un domicile à l’autre avant de prendre possession de cet appartement. Mais cet habitant souffre d’une impossibilité de faire de cet intérieur son chez lui. L’agencement du logement laisse de grands espaces vides, dédiés à la circulation, alors que les fenêtres, largement ouvertes sur l’extérieur, sont occupées comme espace de stockage par le résident.

L’appartement de droite, dans lequel réside une famille comptant deux enfants en bas âge, est situé dans un immeuble en cours d ‘évacuation. Le logement, non seulement trop réduit pour ces quatre occupants, mais surtout insalubre, porte en lui des caractéristiques propres à l’espace extérieur. Les étais, supportant les étages supérieurs, ont intégré le logement qui, quant à lui, déborde sur les parties communes, elles aussi marquées par des éléments propres à l’espace public – tôle notamment -. Les locataires investissent aussi les fenêtres, dans un souci de gains de place, mais aussi pour s’ouvrir à l’extérieur et étendre un logement devenu étouffant. Les enfants occupent l’espace du canapé placé sur un axe de circulation faisant se rejoindre l’entrée à la cuisine et ponctué d’étais. Le seul espace protégé étant la chambre improvisée par les parents, séparée du reste de l’appartement par des meubles et un système de drapés.

Ces deux situations sont symptomatiques de la répercussion que peut avoir le problème du mal-logement sur l’état psychologique – voire général - des habitants et notamment sur la manière dont ils tenteront par la suite d’occuper un lieu. Si un mal-logé parvient un jour à obtenir un appartement correct, il portera longtemps en lui les stigmates d’une telle expérience.

Ce travail photographique en cours, portant sur le quartier de la Goutte d'Or à Paris, permet d'interroger le problème de l'habiter au contemporain. Si cette parcelle du territoire peut-être appréhendée comme un cas particulier intégrant une proportion importante de problèmes liés au mal-logement, à une mixité sociale en constante augmentation et à une cohabitation parfois difficile, générant des conflits internes, il n'en demeure pas moins que cette zone peut aussi être appréhendée comme un échantillon, si ce n'est représentatif, du moins significatif, des modes d'habiter ensemble à l'échelle mondiale.

Car habiter un domicile, c'est aussi habiter un territoire, une époque et un temps, en tenant compte de cette porosité inhérente au logement. L'individu, lorsque sa situation le permet, fait de son intérieur un espace de projection de son être. Mais la dimension représentative et spectaculaire du salon conduit souvent vers une image faussée de la personne. Le dévoilement de l'individu dans son intimité peut apparaître grâce aux autres pièces du logement, alors que ces dernières ne sont pas toujours accessibles ou bien subissent le même sort de spectacularisation. Les cas de non investissement de l'espace privé, assumés ou non par l'habitant, constituent une autre difficulté face au travail entrepris.

Mais ces cas de figures ont l'avantage de contribuer à la création d'un portrait plus général des modes d'habiter contemporains et de ceux qui occupent ces espaces pour un temps, tenant compte de ces éléments relatifs à la société dans laquelle ils évoluent.